

durcheinanderfließen, trotzdem zeigt das Buch Gedanken, denen man das Lob der Originalität, der Kühnheit und dabei der Berechtigung nicht versagen darf. Der Verf. tritt als Neuerer auf, und er ist es zum Teil wirklich. Sein Buch steht offenbar am Anfange einer gesünderen, weitblickenderen Richtung der klassischen Philologie, die endlich den Zopf ablegen und in den Reigen der Entwicklungsgeschichtlichen Wissenschaften eintreten sollte. Bei allen Unzulänglichkeiten ist das Buch von Wolfgang Schultz ein Pfadweiser auf dem Wege zu diesem Ziele und hat damit Anspruch auf volle Beachtung und dankbare Anerkennung! Gerade die Orientalistik wird Ursache haben, dieser Erscheinung mit Aufmerksamkeit zu begegnen, schlägt sie ihr doch eine Brücke zum Griechentum. Mit dem Schelten auf Einseitigkeit der Gräzisten ist es nämlich nicht getan, auch das Umgekehrte, mangelnde Aufmerksamkeit der Orientalisten für griechische Erscheinungen, nicht allgemein, sondern gerade im einzelnen, macht sich öfters als retardierendes Moment geltend. Deshalb ist ein baldiger Abschluss des Werkes zu wünschen, das auch in dieser Hinsicht fördernd wirken kann.

Berlin.

La généalogie d'Agum-kakrime

par Fr. Thureau-Dangin.

Agum-kakrime se dit fils de Taš-ši-gu-ru-maš, qui est très probablement identique à Taz-zi-guru-maš, 6^e roi de la dynastie kassite d'après le Canon Royal. Le nom du prédécesseur de Taz-zi-guru-maš est généralement lu A-du-me-taš. Mais King fait observer (*Chronicles* I p. 102 n. 3) qu'on pourrait lire Lal-bi-rat-taš: ainsi le premier signe serait A ou LAL, le second DU ou BI, le troisième ME ou RAT, le quatrième Ur (taš). On pourrait donc lire A-bi-rat-taš: c'est d'ailleurs la lecture qui paraît le plus vraisemblable d'après la reproduction photographique publiée par Lehmann, *Zwei Hauptprobleme* pl. I. Or Agum-kakrime se dit petit-fils d'A-bi . . . : d'après Jensen (*KB* III 1 p. 136 n. 3) le premier signe après BI est probablement RU, puis il y aurait place pour environ deux signes. On peut donc lire A-bi-ru-[ut-taš] qui est évidemment le même nom qu'A-bi-rat-taš. D'après l'inscription d'Agum-kakrime, A-bi-ru-[ut-taš] était l'*ablu rēštū* d'Agum l'Ancien. Or, d'après le Canon Royal, entre Agum l'Ancien

et A-bi-rat-taš se placent Bitiliaš¹⁾ et Du(?)-ši: ces deux rois doivent être considérés comme des usurpateurs, puisque l'*ablu rēštū* était l'héritier du trône. Il est à noter que le Canon Royal n'indique pas que Bitiliaš soit fils d'Agum. Il est vrai que ce document ne note que rarement les rapports de parenté; mais précisément il y est spécifié, d'une part qu'Agum est fils de Gandaš et d'autre part que Du(?)-ši est fils de Bitiliaš: si donc il n'est pas indiqué que Bitiliaš soit fils d'Agum, cette omission paraît intentionnelle et on peut en conclure que Bitiliaš n'était pas le fils d'Agum. Son père était probablement un chef kassite nommé Burna-burariaš: en effet Ula-burariaš, roi du Pays de la Mer et fils de Burna-burariaš²⁾, est, selon toute vraisemblance, identique à Ulam-burariaš, frère de Bitiliaš et conquérant du Pays de la Mer³⁾. Nous sommes donc en présence de deux familles rivales, dont on peut reconstituer la généalogie comme il suit:

Famille de Gandaš

Gandaš

(premier roi kassite de Babylone)

Agum l'Ancien

(succède à son père)

Abirattaš

(rentre après 30 ans en possession du trône
babylonien usurpé par Bitiliaš)

Tašši-gurumaš

(succède à son père)

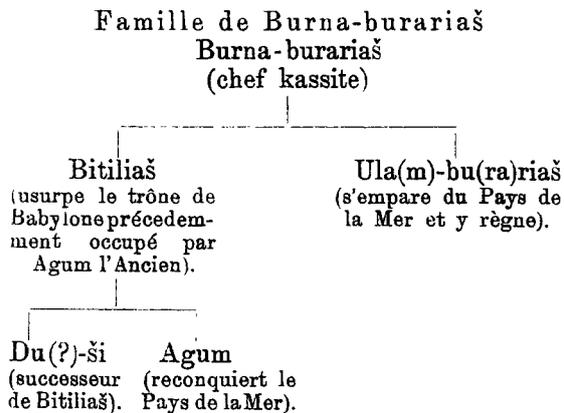
Agum-kakrime

(succède à son père).

¹⁾ Cf. Knudtzon dans Lehmann, *Zwei Hauptprobleme* p. 19 et King, *Chronicles* I p. 102 n. 1.

²⁾ Voir l'inscription publiée par Weissbach, *Bab. Misc.* p. 7: Burna-burariaš y est qualifié de roi, sans plus; il s'agit sans doute de quelque chef de clan. *Burariaš* = *buriaš* (itération).

³⁾ Voir la chronique 96152, publiée par King, *Chronicles II* pp. 15 sqq. . . . Pour les conclusions qu'on peut tirer de ce texte, relativement à la chronologie des trois premières dynasties, voir ZA XXI pp. 176 sqq. (article paru en tirage à part vers le milieu de décembre). Je constate avec plaisir qu'Ungnad est arrivé à peu près aux mêmes résultats que moi (voir OLZ n° du 15 Déc. 1907 p. 638 n. 2). Nous différons cependant sur un point important: Ungnad, reprenant une hypothèse suggérée par King, pense que sur le Canon Royal les noms d'Agum et de Bitiliaš ont été intervertis, et qu'Agum fils de Bitiliaš et conquérant du Pays de la Mer est identique à Agum l'Ancien. Dans ce cas Du(?)-ši serait le fils et successeur d'Agum, or cela est impossible, si notre restitution de la généalogie d'Agum-kakrime est exacte. (Dans ZA XXI p. 174, Poebel écarte avec raison l'hypothèse d'une interversion de noms dans le Canon Royal).



Notes Babylonniennes.

1. Encore le signe KA+ŠÚ. — Dans OLZ, 1907, 228 s., j'ai accumulé les faits qui fixent la valeur syllabique *bá* du signe KA+ŠÚ. Voici un nouvel exemple qui ne manque pas d'intérêt. Une date de Sargon l'ancien porte: l'année où Šargani-šar-ali à Amurru, dans *Ba-za-ar* la montagne (RTC, No. 124). Nous sommes en présence d'une montagne d'Amurru qui porte le nom de *Basar*. Or, dans la statue B de Gudea (Col. VI, 9), nous voyons que le patési retire de grandes pierres de taille de KA+ŠÚ-*salla*, la montagne d'Amurru. Déjà M. Thureau-Dangin a lu *Bá-sal-la*. Mais, si la montagne d'Amurru est *Basal(la)*, ne faut-il pas l'identifier avec *Basar* de Sargon? Le changement de *l* en *r* ne fait guère de difficulté: cf. par exemple, le nom de la déesse élamite *Lagamar* qui est lu *Lagamal*, au temps de Sumu-la-ilu (PSBA, 1907, p. 279). Notre signe KA+ŠÚ se retrouve dans le nom du dédicataire de la statue de Maništuš (Comptes-rendus de l'académie des inscriptions et belles-lettres, 1907, p. 399). Le premier élément doit avoir la prononciation *iš* (cf. l'écriture *iš-tár* dans I SA, p. 242, 248 etc. . .). Le nom serait donc *Iš-bá*, pour *Išbi* (comme on a *Išma* pour *išmi*, *Ida* pour *idi* etc. . .). Il faut alors le rapprocher du nom propre *Iš-bi-ir-ra* de I SA, p. 290, no. 1. *Išba* est un hypocoristique.

2. Le signe *HU* dans les anciens noms propres. — Qu'il faille lire *A-ḫu-tábu* pour *A-ḫu-ḪI* dans les noms propres du temps de Sargon l'ancien ou de Maništuš, c'est ce que prouvent *A-ḫi-ta-a-bu* d'El-Amarna et *A-ḫu-tábum* à l'époque de Hammourabi (Ranke, EBPN, p. 63): cf. BA, 1907, 3, p. 69. Ce-

pendant Hoschander, dans son étude sur les noms propres de l'obélisque de Maništuš, hésite à soutenir cette lecture, car, selon lui, il serait assez invraisemblable que *A-ḫu-ḪI* n'eût rien à faire avec un autre nom propre *A-ḫu-ḪU* qui se retrouve dans l'obélisque (ZA, XX, S. 260). Il est bien sûr, pourtant, que des divers personnages qui figurent sous le nom de *A-ḫu-ḪU*, il n'en est aucun qu'on puisse identifier avec *A-ḫu-ḪI*. Faut-il y voir le même nom? On soit que *HU* a pour valeur idéographique *iššuru* »l'oiseau«. Mois *iššuru* n'est autre, matériellement, que le verbe *iššur* (de *našáru*) avec la terminaison nominative *u*. Lorsqu'un verbe fait partie d'un nom propre, il pouvait prendre ainsi une terminaison nominale. Par un jeu de mots bien naturel, on a lu le second élément de *Aḫu-iššur(u)*, comme le mot *iššuru* »oiseau« et on l'a rendu par l'idéogramme correspondant. *Aḫu-ḪU* est donc à lire *Aḫu-iššur(u)* »Le frère (nom divin) a protégé«. L'emploi fréquent du verbe *našáru* dans les noms propres est tout en faveur de cette lecture. On trouve, d'ailleurs, *iššur* dans le nom *Ilu-iššuršu* cité par Ranke (EBPN, S. 232). C'est à un jeu de mots analogue que nous devons le nom divin *Epir*, écrit en toutes lettres *E-pi-ir* dans l'obélisque de Maništuš, exprimé par l'idéogramme *IŠ = epir(u)* dans les noms propres du temps de Sargon: cf. *Ili-Epir(u)* dans BA, VI, 3, 69. Lire donc aussi *Ma-ma-iššur* pour *Ma-ma-ḪU* dans l'obélisque.

3. La troisième année de Sumu-abu. — Dans la liste chronologique A de la première dynastie de Babylone (King, Hammurabi, II, S. 217), la première date conservée est celle de la troisième année du règne de Sumu-abu. Il s'agit de la construction ou de la destruction du mur d'une cité qui n'a été identifiée ni par King, ni par Lindl (BA, IV, 349). Un simple coup d'œil sur Col. II, l. 4 de la liste B (King, Hammurabi, II, p. 230) montre que nous avons là les traces du même pays. En comparant les deux passages et en les complétant l'un par l'autre, on obtient le nom de pays *Ki-bal-bar-rú* de Br. 13417, qui a pour variante *Ki-bal-bar-ru* (*ibid.*, 13416). Peut-être pourrait-on voir dans *Ki-balbarru* une forme sémitique pour le nom propre *Ki-babbar* signalé dans É-anna-túm, b, IV, 10; c, IV, 14 et dans l'obélisque de Maništuš, C, III, 8; VII, 16.

Jérusalem.

Paul Dhorme.